



La Révolution française

Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française

4 | 2013

Pédagogies, utopies et révolutions (1789-1848)

Révolution /révolutions : l'Italie et la mémoire de 1789

Francesco Buscemi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/881>

DOI : 10.4000/lrf.881

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Francesco Buscemi, « Révolution /révolutions : l'Italie et la mémoire de 1789 », *La Révolution française* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/881> ; DOI : 10.4000/lrf.881

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© La Révolution française

Révolution /révolutions : l'Italie et la mémoire de 1789

Francesco Buscemi

« Le passé nous tue. La Révolution française, je le dis avec conviction, nous écrase. Elle pèse sur le cœur du parti, comme un cauchemar, et l'empêche de battre. Elle nous éblouit de l'éclat de ses luttes géantes. Elle nous fascine de son regard de victoire. Nous sommes à genoux devant elle. Nous lui demandons tout, hommes et choses¹. »

- 1 Tel est le verdict prononcé par Giuseppe Mazzini en 1835, dans un opuscule publié à Bienne intitulé *Foi et Avenir*. On aura l'occasion de revenir sur le sens de ces mots sous la plume de Mazzini, le plus connu des révolutionnaires du *Risorgimento* italien, l'infatigable organisateur de conspirations contre les royaumes italiens du XIX^e siècle et l'une des voix les plus influentes, sinon vénérées, du mouvement démocratique du nationalisme italien. Nous pouvons nous servir de cette citation en tant qu'introduction au sujet que je voudrais esquisser ici. *Le passé nous tue*, disait Mazzini : la révolution française se présentait comme un lourd héritage pour tout révolutionnaire italien. D'un côté, c'est un modèle qui fascine les *patrioti* de la nation italienne en raison de ses *luttes géantes* ; de l'autre côté, c'est un véritable *cauchemar*, si l'on considère la déception suscitée par la faillite de l'expérience napoléonienne (et d'après Mazzini, de celle aussi des *Trois Glorieuses* de 1830). Ce cauchemar n'a cessé d'être alimenté par la « légende noire » de la Révolution, qui disqualifie tous ceux qui s'en réclament, en les assimilant à des *terroristi*. Dans le même temps, cependant, la révolution de France avait donné à l'Italie une grammaire du changement politique qui est partagée par presque tous les acteurs de l'histoire italienne du XIX^e.
- 2 Je diviserai mon exposé en deux parties. Dans la première partie, je traiterai du *triennio repubblicano*, 1796-1799, de cette drôle de révolution, qu'on a longtemps définie comme passive, sans doute trop superficiellement. Je consacrerai la deuxième partie au problème de la mémoire de 1789, et de 1796 évidemment, dans le *lungo Risorgimento* italien, en interrogeant la manière dont l'élaboration de cette mémoire façonne une nouvelle conception de la Révolution. Si le passé de la France révolutionnaire écrasait l'action des

tous les révolutionnaires, pour légitimer la révolution nationale italienne, il ne restera d'autre option aux patriotes italiens que de « tuer la Révolution française ». Le nouveau modèle de révolution nationale naît précisément de ces critiques féroces de 1789.

- 3 Avant de brosser un rapide tableau de ce siècle d'histoire italienne, je me permets de faire quelques remarques méthodologiques, ou plutôt de vous dévoiler mon *modus operandi*, ce qui me paraît être l'un des objectifs de ce numéro de la revue : contribuer à la discussion sur la façon dont les historiens utilisent le mot « Révolution ».
- 4 La manière dont le terme « Révolution » a été interrogée lors de la journée d'étude du 9 septembre 2011 n'est pas sans lien avec les réflexions développées par un maître de l'historiographie italienne, Carlo Ginzburg, autour de ce qu'il désigne comme la « stérilisation des outils » de l'historien². Avec cette métaphore qui assimile le travail de l'historien à celui du chirurgien, C. Ginzburg invite à distinguer dans notre analyse le langage des chercheurs et le langage des acteurs historiques. En effet, il s'agit de comprendre comment les mots que les historiens utilisent pour poser des questions aux documents sont déjà chargés de significations stratifiées dans le temps, dont nous devons avoir conscience. « Révolution », bien sûr, fait partie de ces mots. Comment est-il possible de distinguer notre conception du terme *révolution* de celle des acteurs historiques, des révolutionnaires ? Est-ce qu'il faut réprimer, en admettant que cela soit possible, notre image mentale de l'expérience révolutionnaire pour échapper à l'anachronisme ?
- 5 C'est une question parmi les plus passionnantes du métier d'historien, mais je pense que le matériel le plus intéressant sur cette question nous vient des réflexions des ethnologues. Nous devons à l'ethnologue américain Kenneth Pike la première formulation du problème³. En partant d'une analogie avec les termes *phonemics* et *phonetics*, il créa les termes de *emic* et *etic*. Avec le terme *emic*, Pike désignait le langage des acteurs sociaux ; avec les termes *etic*, il se référait au langage des observateurs scientifiques. Les termes d'*emic* et *etic* sont bientôt devenus un outil heuristique fondamental pour les ethnologues, bien au-delà des intentions de Pike. On retrouve la même distinction chez l'ethnologue américain Clifford Geertz, qui adoptait plutôt les termes de *experience-near concepts* et *experience-distant concepts*⁴. Les concepts *proches de l'expérience* étaient ceux utilisés par les acteurs pour définir ce qu'ils pensent, imaginent, etc., tandis que les concepts *distants de l'expérience* sont ceux que les analystes utilisent pour expliquer les expériences des acteurs. Le point que je souhaite mettre en exergue à travers cette distinction heuristique réside dans le fait que les deux termes ne sont pas en concurrence : il ne peut pas exister un historien écrasé par le langage *emic*, et un autre historien complètement concentré sur ses propres catégories. La tâche de l'historien est de partir d'une question *etic*, qui dépende donc inévitablement de ses convictions et outils d'analyse, pour arriver à une réponse *emic*, qui soit fidèle aux convictions de ses informateurs, des acteurs historiques.
- 6 Cela nous porte donc à reformuler nos questions liminaires sur la Révolution. En partant d'une idée *etic* de la Révolution française comme événement structurant de la modernité politique et de l'âge contemporain, nous demanderons aux acteurs, ou bien aux sources historiques, leur réponse *emic* : qu'est-ce qu'ils ont ressenti comme étant l'*enjeu* de la Révolution, comment l'ont-ils définie, comment a-t-elle changé leurs vies ou était-elle censée les changer ? Les pages qui suivent visent plus particulièrement à déterminer à quel niveau s'opère le changement que la Révolution était supposée apporter, et donc d'examiner la manière dont la décennie révolutionnaire modifie durablement la façon dont hommes politiques et femmes conçoivent l'expérience politique.

Révolution/régénération : le *triennio repubblicano* italien (1796-1799)

- 7 Partons du *triennio*. Tout d'abord, la plupart des *patriotti* insistent sur le caractère pacifique de la révolution qui a engendré les républiques sœurs. Il s'agit souvent d'une astuce propagandiste, qui sert à rassurer les nouveaux citoyens sur le fait qu'aucune nouvelle *Terreur* n'aura lieu – ce qui est la plus grande peur notamment des modérés. Mais il s'agit aussi de la revendication d'un modèle révolutionnaire soi-disant italien, loin des convulsions de l'expérience française dont il aurait appris à éviter les excès de violence. Bien évidemment, les *patriotti* cherchent ainsi à échapper au problème d'une révolution imposée par les armes de la France... mais dès lors que les premières républiques sont fondées, cet argument rhétorique devient une qualité exhibée par les républicains, dans la mesure où il constitue un appui idéologique pour les modérés. C'est ainsi que l'un des membres de la municipalité vénitienne, Francesco Mengotti, écrit dans ses instructions destinées « au peuple libre de Venise » :

« Il est vrai que des maux peuvent naître dans certains cas d'une Révolution, mais nous ne sommes pas dans l'un de ces cas, heureusement. Cela peut arriver dans une Nation, qui entreprend sa propre réforme avant toutes les autres, seule, sans l'aide de personne, même combattue en son sein par ceux qui veulent l'opprimer, et de l'extérieur par Ministres et Princes, qui en craignent l'exemple, car ils y voient écrite leur chute. [...] Dressées par l'exemple et les lumières du Peuple Français, et soutenues par sa droite généreuse, qu'il ne refuse jamais de tendre lorsqu'on lui demande secours, les autres Nations exécutèrent leur réforme sans convulsions nuisibles, et avec tellement de succès, qu'elles s'étonnaient de se découvrir libres, quand il leur paraissait encore entendre le son et les poids des chaînes⁵. »

- 8 La volonté de tenir à distance les images les plus violentes de l'expérience française explique pourquoi, dans le contexte italien, le terme « révolutionnaire » est, tout compte fait, fort peu utilisé. Pour qualifier le nouveau régime et ses institutions, on lui préfère les adjectifs *républicain* ou *démocratique* ou bien *patriotique* : la Révolution en tant que telle est plutôt considérée comme un changement institutionnel, conformément à l'acception de ce mot avant 1789. En effet, longtemps le mot « révolution » n'avait désigné qu'une conjuration ou une modification cyclique de la constitution d'un état. Dans les deux cas, il s'agissait de phénomènes répétables dans l'histoire d'un pays, tandis que la France révolutionnaire impose au mot la qualité d'un événement fondateur, dont la singularité tient précisément à l'absence de précédent. En Italie, l'acception du terme résiste pourtant jusque sous le Triennio⁶. Il suffit de penser au succès et aux rééditions de l'ouvrage de Carlo Denina, *Delle rivoluzioni d'Italia*, par exemple, qui relance en Italie la tradition des histoires des *révolutions* inaugurée par le père Joseph-Pierre Dorléans⁷. C'est cette « filiation » qui a été parfaitement mise en évidence par les travaux consacrés par Paolo Viola aux enjeux politiques et épistémologiques du terme « Révolution⁸ ». C'est ainsi que dans l'édition de 1799 de son *Istoria delle rivoluzioni d'Italia*, le lecteur de Denina pouvait encore lire :

« Nombreux sont donc ceux qui pensent peut-être pouvoir traiter l'histoire de l'Italie de la même manière que celle utilisée par le père D'Orléans [sic], l'abbé Vertot et des Fontaines pour d'autres nations ; et le titre de *révolutions* que cet ouvrage porte sur le frontispice fera croire facilement que nous nous sommes proposés d'imiter ces auteurs. Mais les révolutions d'Angleterre, Espagne, et Pologne, par exemple, dès que ces Provinces parvinrent à faire de plusieurs états un

seul royaume, ne sont autres que l'histoire du gouvernement intérieur, puisqu'ils montrent comment l'autorité souveraine allait se restreindre ou se dilater, et comment, par la mort d'un Roi, par l'oppression, ou par l'extinction d'une maison régnante, une autre montait sur le trône⁹. »

- 9 La restriction ou la dilatation des pouvoirs d'un gouvernement était suffisante pour qualifier un changement politique de « révolution ». Le transfert de souveraineté d'une famille à une autre ou d'une province à une autre : voici les plus typiques révolutions de l'histoire italienne selon Denina.
- 10 Dans l'instruction citée ci-dessus Francesco Mengotti reprend à son compte cette même idée de filiation entre la dernière Révolution et toutes les révolutions institutionnelles qui se sont succédées dans l'histoire de la Sérénissime :

« Il fallut souvent, selon les temps et les circonstances, faire plusieurs changements dans la Constitution de la République [n.d.r. : l'ancienne république de Venise]. Ces changements et rectifications nécessaires du Gouvernement s'appellent notamment *Révolutions*, puisqu'elles se succèdent de façon cyclique, c'est-à-dire avec une inévitable répétition dans toutes les institutions humaines¹⁰. »
- 11 Dans cette définition, la Révolution n'est rien de plus qu'une réforme nécessaire et normale de la Constitution d'un État. Mais, plus généralement, le lexème de *révolution* désigne le changement de gouvernement, y compris par le moyen d'une rébellion ouverte. Cela explique pourquoi on le retrouve aussi paradoxalement pour désigner les insurrections populaires *contre-révolutionnaires* et anti-françaises en 1799, le *Viva Maria* !¹¹
- 12 Est-ce que cela permet pour autant de conclure que l'instauration des républiques sœurs n'aurait finalement pas modifié le concept de « Révolution » ? Est-ce que cette résistance évidente du sens traditionnel du terme est une preuve suffisante pour considérer que rien n'a changé dans la culture politique italienne et que ce terme ne désignerait qu'un simple changement institutionnel, somme toute guère différent d'un changement dynastique ? Je ne le pense pas. Force est de constater que le sens que nous donnons au terme *etic* de révolution ne correspond pas intégralement au sens *emic* du même mot, en 1796-1799. « Car, au grand désespoir des historiens, les hommes n'ont pas coutume, chaque fois qu'ils changent de mœurs, de changer de vocabulaire » – comme l'a souligné à juste titre Marc Bloch dans *l'Apologie pour l'histoire*¹². Pour les *patriotti* et pour les habitants de la péninsule italienne, *révolution* désigne plutôt l'événement qui engendre le nouveau système institutionnel ; ce sont donc d'autres termes qui sont utilisés pour désigner le changement politique dans sa radicalité la plus profonde. Le plus important de tous est le terme *rigenerazione* (régénération), qui est soit associé au terme « Révolution », soit utilisé de façon autonome. La régénération est le programme de la révolution. En cherchant l'enjeu de la révolution, dans le sens *etic* de notre question d'historiens, on trouvera donc celui de régénération. Dans quelle mesure les nouveautés de 1796 sont-elles censées provoquer une régénération ?
- 13 Il serait trop long ici décrypter les deux nuances de sens du lexème *régénération* : d'un côté, on parle de la régénération qui naît de la révolution, en tant qu'événement palingénétique, effet nécessaire et inévitable du passage à la république ; de l'autre côté, il y a souvent l'idée que la régénération est plutôt un chemin individuel à poursuivre, obligatoire pour tous les nouveaux citoyens, inspirés par l'instruction publique (*l'istruzione pubblica*). Ces deux nuances peuvent parfois coexister dans un même discours, selon l'opportunité politique du moment : quand on veut mettre l'accent sur le *miracle* de la Révolution, qui change tout sans résistances, on insistera sur la première acception ; quand on veut à l'inverse souligner les efforts nécessaires pour consolider les nouvelles

institutions, on considère la régénération plus comme un processus en construction que comme une évidence acquise, conformément à la deuxième acception du terme régénération. Il s'agit là des deux conceptions différentes de Révolution, que Mona Ozouf a identifiées comme « miraculeuse » ou « laborieuse¹³ ». Par rapport aux Français, les patriotes italiens semblent insister surtout sur le sens religieux ou naturel de régénération, peut-être en raison de l'indétermination de leur politique, tributaire de la conjoncture militaire (la guerre) et politique (la tutelle française). Mais les projets d'instruction publique ne manquent pas, et la diffusion de *catéchismes révolutionnaires* est très importante¹⁴ : les patriotes investissent beaucoup sur la pédagogie républicaine, pour la promotion de mœurs républicains, mais ils semblent bien conscients que le temps marche contre eux.

- ¹⁴ Ce qu'il convient de souligner ici, c'est la radicalité de la mutation politique sous-tendue par le terme « régénération¹⁵ », dans la mesure où ses déclinaisons morales, religieuses, affectives, culturelles étaient jusqu'ici absentes du lexique traditionnel du politique. La Révolution renouvelle le lexique de la politologie traditionnelle en empruntant des lexèmes du lexique religieux, sentimental, scientifique. Il faut *aimer* la révolution, il faut *croire* à la révolution, il faut à la fois changer de peau et même de nature. À travers ce nouveau vocabulaire, la politique s'impose en tant qu'expérience éthique, affective, religieuse, culturelle et même physiologique. On peut en donner quelques illustrations.
- ¹⁵ En premier lieu, la régénération est toujours assimilée à une expérience religieuse. Le terme *régénération*, dans ses acceptions italiennes, renvoie avant tout à la tradition chrétienne qui exprimait ainsi l'acte régénérateur du sacrement du baptême. Plus généralement, le passage du statut de sujet d'un roi à celui de citoyen d'une république démocratique est présenté comme une véritable *conversion*, sur le modèle de la *metanoia* chrétienne. C'est l'un des ingrédients bien connus de la *sacralisation du politique* sous la Révolution. On pourrait donner beaucoup d'exemples à ce propos, mais l'un des plus emblématiques est le serment de fidélité qui est demandé aux fonctionnaires publics dans toutes les Républiques sœurs, sur le modèle des serments révolutionnaires exigés en France après 1789¹⁶. Il ne s'agit pas d'un simple serment de soumission aux lois de la république ; on demande au jureur de jurer une réelle adhésion aux principes démocratiques, d'*aimer* la république et d'être attaché intérieurement à sa constitution, comme de *haïr* la monarchie¹⁷. En prêtant serment, le citoyen devait entrer dans une communauté qui correspond à la fraternité républicaine, en observant un programme obligatoire (aimer la république, détester la monarchie), à l'instar de ce que requiert un dogme religieux.
- ¹⁶ Dans le numéro du 31 décembre 1797 de *L'Amico del popolo*, journal patriotique milanais, Giovanni Antonio Ranza livre un commentaire de la loi qui imposait aux fonctionnaires le serment de *haine éternelle au gouvernement des rois, des aristocrates, des oligarques*¹⁸. Le patriote piémontais proposait aux législateurs d'étendre l'obligation aux ministres des deux cultes dominants, le chrétien et l'hébreu :

« Mais avant de prêter le serment ils doivent faire une abjuration solennelle ; les évêques doivent révoquer le monstrueux serment fait à la Curie romaine et au pape avant leur consécration [...] et les rabbins doivent abjurer le verset 19 du chapitre 23 du Deutéronome, dans lequel Moïse commande aux juifs de 'ne pas exiger de leurs frères aucun intérêt ni pour argent, ni pour vivres, ni pour rien d'autre, mais seulement des étrangers ; et à leurs frères, de prêter sans intérêt tout ce dont ils ont besoin'. Je m'explique. Les rabbins doivent abjurer la règle, contenue dans ce passage du Deutéronome, qui considère comme étrangers tous les non-circoncis, et

qui, par conséquent, les autorise, et les oblige même, à pratiquer avec eux l'usure, en ne les considérant pas comme frères.

Maintenant que les juifs ont acquis la fraternité des non-circoncis de la Cisalpine, ils doivent la pratiquer avec eux réciproquement, et donc déclarer, au moyen de leurs rabbins, qu'ils ne comprennent plus aucun cisalpin sous l'appellation « d'étranger », et que, par conséquent, ils ne seront plus autorisés à pratiquer l'usure avec aucun d'entre eux, comme le voulait le passage du Deutéronome ci-dessus. Mais pour qu'une telle déclaration rabbinique, et le serment constitutionnel suivant soient encore plus valides, tous les deux doivent être faits par le rabbin selon leur rite solennel, c'est-à-dire avec l'invocation d'Elohim et avec la tête couverte et pieds nus. Et en même temps, il faut obliger les rabbins à jurer d'enseigner cette doctrine dans leurs écoles. Après les évêques, le même serment devra être prêté par les curés et les curés adjoints. De cette façon, tous les fonctionnaires publics de la Cisalpine, qu'ils soient civils ou religieux, seront également liés par la même profession de foi républicaine¹⁹. »

- 17 La concurrence entre la fidélité politique et les fois religieuses traditionnelles que Ranza perçoit est une preuve des ambitions des *patriotti* italiens du *triennio*. La formule du serment doit être considérée à l'instar d'un *Symbolum* (la confession de foi traditionnelle des chrétiens), que le citoyen ne doit pas craindre de professer pour obtenir la confiance du pouvoir. C'est l'acte qui fait entrer dans une nouvelle foi républicaine.
- 18 Une épreuve ultérieure vient des rétractations du serment de fidélité, conservées dans les archives religieuses italiennes : il s'agit d'un matériau archivistique inédit, qui offre la possibilité de travailler sur la révolution *vécue*, en quelque sorte. Tous les fonctionnaires qui ont prêté le serment et qui se décident à l'abjurer, après la condamnation de Pie VI ou après la chute des républiques, doivent s'employer à expliquer les modalités de leur prestation. À ce titre, ils offrent des témoignages précieux sur leur vision du changement institutionnel : traitent-ils le serment comme un acte religieux dont découle nécessairement une véritable abjuration ? Comment parlent-ils de la fidélité due à une république ? Qu'est-ce qu'ils reconnaissent comme élément spécifique du régime républicain et révolutionnaire ?
- 19 La première chose qu'on relève dans ces rétractations est la sensation d'impasse dans laquelle se trouvent certains des jureurs après la condamnation du serment par Pie VI²⁰. D'un côté, le texte du serment oblige les jureurs à respecter la parole donnée au nouveau gouvernement, et d'un autre côté, le texte du bref pontifical les oblige à obéir au chef de l'Église catholique. Il faut rappeler que pour un homme du XVIII^e siècle le parjure est un vrai péché. Même si Pie VI a condamné la formule du serment, un chrétien peut se considérer engagé à respecter la parole donnée à la République. Voilà l'impasse, voilà pourquoi beaucoup de rétractations reflètent la difficulté des jureurs catholiques à réagir à la condamnation du pape. C'est le cas par exemple de Ferdinando Giovannucci, qui avait juré fidélité à la République Romaine (1798-1799) en tant que professeur de théologie au Collegio Romano :
« En tant que chrétien, c'est mon devoir de faire vœux au Ciel pour que personne ne prononce l'exécrable formule [du serment], c'est-à-dire pour que personne n'accepte un emploi, pour que ne règne [aucune] épouvantable anarchie, à laquelle j'ai également juré une haine mortelle. En tant que jureur je dois assurer l'exécution de l'article constitutionnel que veut tout jureur. Donc il n'y a pas d'alternative : ou être irrégulier en méprisant mon serment et en nourrissant les sentiments d'une contrariété religieuse à l'égard de cette prestation de serment, au lieu de l'affection jurée ; ou être irrégulier en luttant contre le chef de l'Église et en préférant mon jugement au sien²¹. »

- 20 Même au moment de demander pardon au pape, ce professeur ne peut pas se dispenser de considérer le serment comme un acte religieux et, donc, la question de la fidélité à la République comme une concurrence entre deux différents systèmes religieux exclusifs. C'est dire toute la performativité du serment révolutionnaire et l'efficacité de la rhétorique mobilisée par les *patriotti*.
- 21 La nature sacramentelle du serment témoigne de la nature religieuse de l'engagement politique révolutionnaire. Le parcours du citoyen qui adhère à la République était donc assimilé au parcours initiatique et religieux d'un homme qui devait donner l'image de sa foi dans toutes ses actions. D'après les *patriotti*, le changement doit en effet s'inscrire jusque dans les aspects les plus intimes de l'individu. À commencer par ses relations affectives et sentimentales. Les journaux républicains qui naissent après 1796 en parlent souvent, en offrant un modèle de relations où les amants et les amis partagent la même foi politique. Voici un exemple extrait d'une comédie théâtrale mise en scène plusieurs fois à Bologne, à Rome, à Venise - où elle a été publiée sous le titre *La Rivoluzione. Commedia Patriottica*²². L'intrigue parle d'un ex-comte, Vittore, converti aux principes républicains et, à ce titre, exilé, qui est amoureux de la fille d'un marquis, aristocrate fort antirévolutionnaire, Angelica. Vittore est en train d'organiser la révolution dans le pays pour fonder la république - ce qui arrivera à la fin de la comédie, sans aucun épisode sanglant ou violent, soulignons-le. L'histoire d'amour de Vittore et Angelica se déroule parallèlement à l'histoire de la révolution et en est en quelque sorte la parabole. Comme la population doit être convertie aux valeurs républicaines pour se révolutionner et fonder la république, Vittore se doit donc de convertir Angelica à ces valeurs pour pouvoir l'aimer. Voici les confidences de Vittore à un ami, lorsqu'il rentre de son exil :
- « L'amour de mon épouse ; l'amour, peut-être encore plus vif pour la liberté tant adorée, ont dirigé mes pas [...]. À tout prix je veux Angelica, je veux la liberté de ce Peuple [...]. La première chose que je veux faire est voir Angelica en cachette, pour la réduire à mon opinion. Elle doit être unie à moi avec tous les sentiments du cœur, comme avec toutes les idées de l'esprit. Autrement, ce serait à mes yeux une union monstrueuse. Cette belle âme, cet aimable cœur ne résisteront pas aux voix de la raison, de l'humanité, de la nature qui crient en nous : Liberté, Égalité, Démocratie. Je la convertirai ; oui, moi, je la convertirai²³. »
- 22 Lier l'expérience politique à des expériences de la vie affective sera un élément fondamental de la propagande politique du nationalisme italien pendant le *Risorgimento*, et voilà pourquoi j'ai voulu insister sur ce point²⁴. Mais d'autres exemples pourraient être cités pour illustrer la manière dont les *patriotti* concevaient la régénération de l'homme comme le passage radical du sujet au citoyen, qui ne serait achevée qu'avec l'avènement d'un homme nouveau.
- 23 Avant de quitter le *triennio*, on ne peut que mettre l'accent sur la nécessité de travailler sur la réélaboration personnelle dont la régénération a fait l'objet de la part des acteurs politiques italiens. Il convient en effet de souligner la manière particulièrement originale et variée avec laquelle les individus s'approprient cette rhétorique de la « régénération » républicaine.
- 24 Le parcours de Girolamo Boccalosi est, de ce point de vue, particulièrement éclairant²⁵. En 1798, ce philosophe adapte au nouveau contexte républicain son ouvrage sur la physiognomonie paru en 1783. Le titre donne déjà un aperçu emblématique de sa démarche : *Della fisionomia. Principi derivati dall'Anatomia dalla Fisiologia e Dinamica del Corpo umano per mezzo de' quali si distinguono gli aristocratici e i realisti dai democratici* - c'est-à-dire

De la physiognomonie. Principes dérivés de l'Anatomie, de la physiologie et dynamique du corps humain au moyen desquels on distingue les aristocrates et les royalistes des démocrates [souligné par nous]. L'objectif est de trouver un moyen de révéler les sentiments intérieurs (*i sentimenti interni*) des citoyens, en faisant de la régénération une possibilité presque physiologique : les citoyens régénérés seraient affectés par le changement jusque dans leurs fonctions biologiques élémentaires. Selon lui, seule la combinaison d'une éducation démocratique²⁶ et d'une étude physiognomonique peut créer les conditions pour l'établissement de la société régénérée :

« De nos jours, la science Physiognomonique et l'apostolique instruction républicaine sont négligées chez nous aussi ; et évidemment, jamais plus qu'aujourd'hui s'entendre en Physiognomonique peut être avantageux aux hommes, pour connaître [les visages] des hommes indignes de liberté, des Aristocrates, et des Royalistes, et pour connaître surtout les faux visages des traîtres et des ennemis de la plus belle Cause qui se soit imposée dans la vie des hommes depuis le scélérat et ambitieux Jules, le plus grand auteur de la Tyrannie.

Bien sûr il y a certains traits, certains contours, et certaines teintes de visage ; il y a une certaine silhouette du corps, et un certain habillement, un certain tempérament et certains organes de ce corps ; il y a un certain ton de voix, une certaine attitude, une certaine façon d'aller et un certain usage des phrases ; il y a certaines maximes et certaines théories habituelles dans la bouche de certains hommes ; il y a finalement un certain usage de se fréquenter constamment entre certaines personnes en certains lieux distincts, qui, sans aucun équivoque, révèlent au vrai connaisseur quels sentiments intérieurs ils nourrissent, et quelles sont leurs passions dominantes.

[...] Quiconque aime donc la république démocratique et la justice doit apprendre à distinguer par ces signes sans équivoque quels sont les véritables frères des hommes, les philanthropes démocratiques et les soutiens de l'édifice républicain²⁷

. »

- 25 De même, le médecin Giovanni Rasori, traducteur des ouvrages du médecin écossais John Brown²⁸, adapte ses convictions de physiologie au contexte social pour affirmer la perfectibilité de l'être humain et à partir de là, la régénération possible du citoyen après la révolution (ce qu'il appelle le *droit de perfectibilité*)²⁹. Rasori traduit en termes médicaux la vision optimiste des Lumières : l'homme peut améliorer sa condition humaine avec ses qualités intrinsèques. La Révolution est présentée comme une « accumulation d'excitation », qui est la condition plus appropriée à la régénération organique de l'être humain d'après sa théorie médicale. Dans ses articles sur les journaux patriotiques milanais, Rasori légitime les efforts déployés par le nouveau gouvernement pour changer les mentalités des citoyens à partir de son outillage mental de médecin « brunonian ». Pour Bocalosi comme pour Rasori, on est face à une réélaboration du sens de l'expérience révolutionnaire à partir de leur propre culture, ce qui constitue une nouvelle preuve de la souplesse de la rhétorique républicaine, qui suscite à la fois des réactions et des interprétations très variées.
- 26 Les révolutions de l'Italie du *triennio* sont la première expérience vécue de la nouvelle esthétique du politique inaugurée par la révolution de France³⁰. Les messages politiques des républicains s'adressent aux aspects les plus irrationnels de la conscience des citoyens : le registre religieux et du sentiment est prédominant. Les rites, les fêtes, les spectacles, le langage utilisé par les autorités, mais aussi les écrits théoriques des *patriotti* les plus engagés, invitent à adhérer aux nouvelles institutions par le biais d'une participation plus émotive que rationnelle. Dans ce contexte, le changement politique révolutionnaire ne peut qu'être considéré comme une régénération profonde, un

parcours initiatique que les italiens doivent suivre pour se définir dignement comme « citoyens ». La Révolution telle qu'elle est proposée par les patriotes italiens est un cheminement qui s'inscrit dans le temps, et non une nécessité historique.

Révolution / réformes : Le siècle des révolutionnaires sans révolution.

- 27 Parmi les innombrables écrits inédits de Giuseppe Mazzini, on a récemment retrouvé une longue réflexion concernant le *Viva Maria !*, la « révolution » de Naples de 1799, telle que l'avait définie Vincenzo Cuoco³¹. En reprenant les considérations de Cuoco à propos de l'isolement des *patriotti* par rapport au peuple, Mazzini ne dissimule pas son admiration (étonnante) pour l'action des foules contre-révolutionnaires. Il admire surtout l'esprit d'action des *lazzari*, selon lui inspiré d'une vocation nationale contre l'étranger, le Français dans le cas de Naples en 1799. Mais c'est surtout son jugement dépréciatif à l'encontre des *patriotti* du *triennio* qui est le plus surprenant : comment Mazzini peut-il prendre le parti de la réaction contre les démocrates de la République Parthénopéenne ? Ceci ne peut s'expliquer qu'en regard des chefs d'accusation dressés à l'encontre des démocrates. D'après lui, les républicains napolitains, bien qu'ayant des principes sains, avaient préféré le soutien des Français à celui du peuple, même si seul le peuple est « élément de civilisation et donc de révolution³². » C'était au peuple qu'étaient confiés tous les espoirs de régénération, et non pas à l'avant-garde des *patriotti*. La régénération n'était plus le programme de la révolution. Dans l'ethos de la nation, le peuple italien n'a pas besoin d'être régénéré, il doit seulement être libéré des chaînes des étrangers. Les porte-paroles du discours nationaliste comme Mazzini dessinent à ce propos des généalogies qui font remonter les caractères immuables des Italiens aux vertus des anciens Romains, à la pitié et à l'honneur des héros médiévaux, ou encore à la sagesse des hommes de la Renaissance. Alors que le projet révolutionnaire du *triennio* reposait sur la conversion du peuple aux vertus nécessaires au citoyen républicain, le dessein nationaliste du XIX^e siècle vise à donner une configuration politique à la communauté biologique et déjà vertueuse des italiens. L'hégémonie progressive du discours nationaliste dans la culture politique de la Restauration avait fait perdre beaucoup de son prestige à l'idéal de la régénération : dans une perspective nationaliste, l'Italien ne devait pas se régénérer, puisqu'il avait gardé toutes ses qualités tout au long des siècles, de l'Empire romain jusqu'aux batailles du Moyen-âge, de la Renaissance jusqu'aux années révolutionnaires et napoléoniennes. Aux yeux de Mazzini, le peuple était considéré comme suffisamment mûr pour le changement politique, et n'avait donc à ce titre qu'à prendre l'initiative.
- 28 La polémique initiée par Mazzini était donc avant tout dirigée contre le parti modéré des *patrioti* de son époque, qui considérait les réformes institutionnelles et administratives comme la seule voie possible du progrès pour le peuple italien. Effectivement, à partir de 1814 et de la chute des régimes napoléoniens en Italie, beaucoup de voix s'étaient levées pour renier la voie de la révolution des peuples, au bénéfice de la stratégie réformiste. C'était notamment l'opinion de Sismondi, contre lequel Mazzini écrit son mémorial sur le 1799 à Naples. Même s'il était convaincu de la justesse de la cause nationale italienne, l'historien suisse n'est pas tendre envers les réfugiés politiques italiens qui continuent obstinément à poursuivre la voie révolutionnaire :

« Les réfugiés ont trop oublié que lorsqu'ils recevaient un asile ou des secours, ils contractaient par là une obligation envers les gouvernements ; car ceux-ci, malgré la sympathie de leurs peuples, auraient toujours pu les éliminer. [...] Mais les réfugiés devraient surtout se souvenir que la liberté est une chose progressive, qu'il suffit d'avoir déposé ses semences dans le sol pour qu'elle grandisse. Qu'ils aient donc confiance dans la cause à laquelle ils se sont dévoués, et toutes les fois qu'ils trouveront dans un pays une certaine participation du peuple à la souveraineté, qu'ils attendent ses fruits, au lieu de vouloir les hâter par la violence. Leur impatience n'aurait peut-être pour résultat que de les étouffer³³. »

- 29 Les Italiens devaient donc se limiter à déposer les semences de la liberté dans le sol, sans évoquer un changement politique révolutionnaire et violent qui aurait fini par troubler le chef d'œuvre français d'une révolution non sanglante. Il fallait renoncer à toute perspective révolutionnaire – ce que Mazzini ne pouvait évidemment pas admettre.
- 30 Ce n'était pas seulement des étrangers qui décourageaient les Italiens d'envisager une quelconque révolution. Bien que le comte Santorre di Santarosa ait défendu la *révolution* piémontaise de 1820 en considérant l'Italie comme un pays irréformable³⁴, des auteurs comme Carlo Botta et Vincenzo Gioberti avaient commencé à opposer la Révolution française au despotisme éclairé des États italiens de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pourquoi être jacobin, si le despotisme éclairé pouvait permettre d'aboutir à terme au même résultat que les révolutions, mais sans les convulsions et déceptions de la période napoléonienne et de la Restauration ? C'était poser les prémices d'une thèse qui connut un grand succès tout au long du XIX^e siècle – et qui est encore défendue aujourd'hui par certains historiens³⁵. Selon les modérés, l'Italie devait seulement se donner un gouvernement éclairé, tandis que pour les démocrates, comme Mazzini, elle devait se racheter de l'esclavage des jougs étrangers et prendre en charge sa propre mission dans le monde avec des insurrections armées. Le patriote de Gênes ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer une issue révolutionnaire pour unifier l'Italie. Voilà pourquoi Mazzini pouvait se revendiquer comme un admirateur des foules contre-révolutionnaires napolitaines : en se battant contre l'étranger, les *lazzari* avaient démontré qu'ils étaient prêts à défendre la cause italienne, à s'engager pour la *mission* de l'Italie : être l'inspiratrice des mouvements de libération nationale européens.
- 31 À partir des années 20' et 30' du XIX^e, il est donc clair que le concept de révolution se définit par opposition à celui de réforme. Giuseppe Ferrari, démocrate exilé à Paris et défenseur de la stratégie révolutionnaire, le dit explicitement dans un article publié dans la *Revue indépendante* en 1848 :
- « L'Italie veut sortir du sommeil séculaire qui l'accable. Deux voies se présentent devant elle : la voie des réformes et celle de la révolution. La première conduit aux améliorations administratives, au bien-être matériel ; la révolution conduit à la liberté par les chartes. Les réformes fortifient l'absolutisme et le laissent maître des destinées de la Péninsule, la révolution brise le joug de l'autorité et confie au génie italien l'avenir d'Italie. La voie des réformes n'a pas d'issue, elle ramène vers le passé ; la révolution engage l'Italie dans le mouvement des peuples libres, et l'associe au grand œuvre de la liberté européenne³⁶. »
- 32 Le problème de Ferrari est finalement le même que celui de Mazzini : il consiste à revendiquer l'héritage révolutionnaire dans un contexte qui lui est défavorable, surtout après 1848. Ce n'est pas seulement une discussion de philosophie politique. Il s'agit de légitimer l'action des différents révolutionnaires italiens, la plupart en exil mais toujours en train d'organiser séditions et révoltes dans la mère patrie. En somme, il s'agit de conquérir de nouveaux adeptes pour les associations nationalistes en clandestinité. Il

n'est pas possible ici d'envisager dans le détail les différences entre ces différents groupes ou leaders politiques. On se limitera donc à l'étude de deux cas emblématiques de l'impact de cette mémoire de 1789 dans l'Italie du XIX^e siècle : Giuseppe Mazzini et Alessandro Manzoni.

- 33 Mazzini, tout comme Ferrari, fustige ceux qu'il appelle « les révolutionnaires diplomates », c'est-à-dire ceux qui souhaitent un changement de l'Italie par les réformes et par les compromis avec les rois³⁷. Mais Mazzini ne souhaite pas pour autant le retour de la Révolution française : se revendiquer comme le continuateur de cette Révolution, ce serait utiliser « l'instrument d'une mission éteinte », « le levier d'action d'une époque accomplie³⁸. » D'après Mazzini, la révolution française avait une *mission* : « constituer l'*individualité* telle qu'elle doit être, libre, active, sainte, inviolable³⁹ » avec pour instrument le droit. Le XIX^e siècle, en avait une autre : réaliser un monde *social*, organiser l'*association* des peuples et initier ainsi la *nouvelle époque* des nations, avec pour instrument le devoir. Si le droit était l'arme avec laquelle revendiquer la liberté des individus, le devoir, qui lie les citoyens d'une communauté à des obligations réciproques et profondes, est l'arme et le fondement des nations, au centre de la politologie mazzinienne.
- 34 Mazzini reconnaît donc l'importance de la Révolution de 1789, mais il rejette l'idée selon laquelle elle aurait été le seul et unique modèle révolutionnaire. Il y a plusieurs révolutions avec des missions différentes. La révolution de l'Italie devait réveiller le peuple italien, lui donner une voix « sociale », une « association », enfanter une croyance sociale. Ce qui reste du modèle révolutionnaire français est l'élan religieux qui est demandé aux révolutionnaires. Il faut avoir la « foi » :

« La foi veut un but qui embrasse la *vie* tout entière, qui en centralise en quelque sorte les manifestations, qui en domine tous les modes, ou bien qui les supprime tous pour n'en laisser fonctionner activement qu'un seul : elle veut une croyance ardente, irrévocable que ce but sera atteint : la conviction d'une mission obligatoire : la conscience d'un pouvoir supérieur qui protège la marche des croyants vers ce but. Ce sont là ses éléments nécessaires. Otez-en un : vous aurez une secte, une école, un parti purement politique ; vous n'aurez pas une *foi* : vous n'aurez pas un dévouement de toutes les heures au service d'une haute pensée religieuse⁴⁰. »

- 35 Dans cette rhétorique de dévouement total à la cause du changement politique, il y a la leçon la plus importante de la Révolution de France pour les nationalistes italiens à la Mazzini : au modèle du patriote du *triennio* qui pense le changement en termes de régénération des individus, on fait prévaloir désormais celui du missionnaire qui cherche à créer un sentiment de communauté parmi les membres de la nation. Si les révolutionnaires doivent être inspirés avant tout par leur foi politique, leur action ne peut qu'être assimilée à celle d'un croisé ou d'un prédicateur qui doit répandre partout la bonne parole du nationalisme. Parmi les tableaux de Hayez qui contribuent à populariser la rhétorique nationale, il y en a un que Mazzini prend comme illustration parfaite de ce schéma d'apostolat politique révolutionnaire, *Pierre l'Hermite* [voir figure 1]. Dans son ouvrage *Peinture moderne en Italie*, écrit en français en 1840, Mazzini le décrit en ces termes :

« Pierre est au point central de ce terrain inégal, sur sa blanche mule, la croix élevée dans la gauche. Sa figure pâle, décharnée, mais vénérable d'enthousiasme et de conviction, se détache en partie sur un fond blanc formé par un drapeau qu'un guerrier porte déployé pres [sic] de lui. Derrière et des deux côtés [sic] se presse une foule de tous âges, sexes et conditions. Sur le devant, une femme à genoux baise les pieds de l'Hermite, une autre attend qu'elle se lève pour faire comme elle.

D'autres croisés se groupent autour d'un moine qui suit Pierre à pied. Il y en a deux dont l'un ouvre son habit pour montrer la croix qu'il porte sur la poitrine, l'autre croise ses bras et adore. Il y en a un troisième, beau torse nu se présentant en raccourci, qui cherche, courbé en arc sur les bras, l'empreinte d'une croix formée par quelques brins de paille sur le sol pour y déposer un baiser. En avant de l'Hermite, un guerrier, le bouclier au côté [sic], la massue sur l'épaule, indique de sa droite levée la direction du voyage ; [...] Un homme indique l'Hermite de la main à ses compagnons, et c'est Hayez lui-même. [...] Et à travers cette foule à attitudes si variées, à groupes si distincts, circulent et se peignent toutes les affections, toutes les tendances ; et au-dessus d'elles, seul et vrai lien d'unité, plane la pensée qui la poussait toute : « Dieu le veut, Dieu le veut ». [...] L'unité s'y sent, sans s'y voir. C'est là l'esprit du grand capitaine, flottant, comme un drapeau, sur le camp : c'est ici l'esprit de Dieu soulevant, comme un flot, cette immense population européenne pour la renverser sur l'Asie. [...] Tel est Hayez : artiste complet autant que les temps le permettent : s'assimilant, pour la reproduire en symboles, la pensée de l'époque telle qu'elle s'agite comprimée au sein de la nation ; [...] faisant beaucoup sentir et beaucoup penser⁴¹. »

Figura 1 - Francesco HAYEZ, *Pierre l'Hermite prêche la croisade*, 1827-1829⁴²



- 36 Si ce texte mérite d'être si longuement cité, ce n'est pas seulement parce qu'il représente un extraordinaire témoignage de la performativité des arts pour l'élaboration d'une anthropologie du politique – ces arts qui font « beaucoup sentir et beaucoup penser » selon Mazzini. C'est parce qu'il constitue aussi une autre esquisse du profil du révolutionnaire imaginé par Mazzini : un croisé enthousiaste capable d'agréger une communauté à une foi politique-religieuse et de la diriger vers l'action. Pour l'Italien le plus recherché par toutes les polices de l'Europe, la Révolution devait être l'acte de fondation de la nouvelle Italie, l'expérience capable de réveiller les sentiments nationaux des italiens.
- 37 En défendant des positions tout à fait opposées à celle de Mazzini, un autre « grand homme » de l'Italie du XIX^e siècle s'opposait à la portée universelle du modèle

révolutionnaire français. Il s'agit de Alessandro Manzoni, homme de lettres, catholique et libéral conservateur, héros littéraire de la pédagogie nationale de l'Italie libérale et contemporaine. Si tous ses ouvrages sont jalonnés de références à la Révolution française, à sa violence et à l'anarchie qu'elle aurait semées en France et en Europe, ses sympathies pour le mouvement nationaliste italien sont évidentes. En 1889, à l'occasion du premier centenaire de la Révolution française, Ruggiero Bonghi publie un ouvrage posthume de Manzoni, *La Révolution française de 1789 et la révolution italienne de 1859. Essai comparatif de Alessandro Manzoni*. Ce n'est pas seulement un hommage à un de ses parrains intellectuels. Bonghi conçoit en effet la publication de l'essai comparatif comme une réponse à ses contemporains qui s'emploient à singer la France⁴³.

- 38 Dès les premières pages, Manzoni tient à distinguer deux types de révolution : une révolution qui est une altération du gouvernement d'un État et une révolution qui est une destruction de tout gouvernement. De plus, parmi ces dernières révolutions, on distinguait des révolutions légitimes et des révolutions illégitimes. La Révolution italienne de 1859 et la Révolution américaine des années 1780 étaient légitimes ; la Révolution française était, quant à elle, cela va sans dire, illégitime. Le *Risorgimento* avait été une révolution légitime parce qu'elle n'avait pas poussé le peuple italien dans l'anarchie, et surtout parce qu'elle avait détruit un gouvernement irréformable. Le schéma manzonien reste celui de Santarosa et des libéraux de la première moitié du XIX^e : l'impossibilité des réformes est le critère principal pour légitimer une révolution. Réformes versus révolution, encore. La Révolution française est présentée comme un abus violent, puisque d'après Manzoni, Louis XVI aurait entamé un plan de réformes crédible⁴⁴. L'opération de l'essai comparatif est, somme toute, claire : si Manzoni refuse à la Révolution française sa prétention à être le seul modèle possible de révolution, c'est pour mieux cautionner l'engagement politique des libéraux, et même des catholiques, dans la nouvelle Italie. Ce n'était pas une *excusatio non petita*. Au cours de ces mêmes années, l'Église catholique relançait le paradigme contre-révolutionnaire à l'encontre des institutions italiennes⁴⁵ – et le catholicisme national, qui avait eu un rôle important dans la diffusion de l'idée de nation, était alors en crise.
- 39 Au XIX^e siècle, on dirait que l'Italie est le pays qui parle le plus de révolutions et qui en fait pourtant le moins. Cette drôle de révolution qui est passée à l'histoire sous le nom de *Risorgimento* – littéralement « résurrection », encore un mot emprunté au lexique religieux – doit beaucoup à la Révolution française qui l'a précédée de presque un siècle, en termes de pratiques culturelles du politique et du langage. Mais les révolutionnaires italiens, tout libéraux ou démocrates qu'ils fussent, ne pouvaient pas fonder la source de leur action dans la décennie révolutionnaire, dont la légende noire était encore bien vivace. Mazzini et les démocrates pensent la révolution comme le moment fondateur durant lequel le peuple prend conscience d'être une nation, c'est-à-dire, une communauté fondée plus sur les devoirs réciproques des individus que sur leurs droits. Ils pensent ainsi s'émanciper de la protection française et inventer une nouvelle théorie révolutionnaire. Les modérés à la Manzoni se trouvent dans l'embarras d'avoir favorisé le renversement des institutions italiennes pré-unitaires à travers une révolution, bien qu'ils aient souvent soutenu des positions contre-révolutionnaires, voire réactionnaire pendant la Restauration. Voilà pourquoi ils s'efforcent de démontrer l'existence de révolutions légitimes à côté de celles illégitimes.
- 40 Les Italiens qui avaient découvert la politique avec l'arrivée des français en 1796 avaient importé de la France des principes, des rhétoriques, des institutions et une inspiration à

la régénération de la société. Au XIX^e siècle en revanche, ils doivent effacer toute empreinte française de leur modèle politique. Il leur fallait alors tuer la Révolution pour pouvoir imaginer une révolution nationale en Italie.

NOTES

1. Giuseppe MAZZINI, *Foi et Avenir*, Bienne, Imprimerie de la Jeune Suisse, 1835.
2. Je dois aux cours tenus par Carlo Ginzburg à la Scuola Normale Superiore de Pise ma familiarité avec ses démarches méthodologiques, mais pour cette réflexion sur la relation entre le langage des acteurs et le langage des interprètes voir aujourd'hui Carlo GINZBURG, « Our Words and Theirs. A Reflection on the Historian's Craft Today », dans Susanna FELLMAN et Marjatta RAHIKAINEN (dir.), *Historical Knowledge. In Quest for Theory, Method and Evidence*, Cambridge, Cambridge Scholar Publishing, 2012, p. 97-119.
3. K. Lee PIKE, *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior*, Mouton, The Hague, 1967.
4. Voir Clifford GEERTZ, « From the Native's Point of View: On the Nature of Anthropological Understanding », *Bulletin of American Academy of Arts and Sciences*, 28 (1974), n° 1; réédité dans *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books, 1983.
5. « Vero è, che nascer possono in qualche caso dei mali da una Rivoluzione, ma noi non siamo per nostra fortuna in questo caso. Ciò può accadere in una Nazione, che imprende la propria riforma prima di tutte, sola, senza soccorso di alcuno, anzi combattuta al di dentro da chi è in possesso di opprimerla, e al di fuori dai Ministri de' Principi, che ne paventano l'esempio, perchè vi leggono scritta la loro caduta. [...] Ammastrate le altre Nazioni dall'esempio e dai lumi del Popolo Francese, e sostenute dalla sua destra generosa, ch'egli non nega di porger loro quando gli si chiedi soccorso, eseguirono la loro riforma senza moleste convulsioni, e così felicemente, che si stupivano di vedersi libere, quando pareva loro di sentirsi ancora d'intorno il suono e il peso delle catene. » Francesco MENGOTTI, *Istruzione al popolo libero di Venezia pronunciata il dì 17 maggio dal cittadino Francesco Mengotti Membro della Municipalità Veneta*, Venezia, Giovanni Zatta, s. d. ; dans une note en italique on dit aussi : « Questo proclama che fu Stampato a spese della Municipalità e diffuso [sic] ; fu oggi ristampato dal Cittadino Giovanni Zatta », ce qui confère à cette instruction l'approbation formelle des autorités administratives].
6. Pour un paranoma des usages du terme 'révolution' pendant le *triennio* voir Erasmo LESO, *Lingua e rivoluzione. Ricerche sul vocabolario politico italiano del triennio rivoluzionario (1796-1799)*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1991, p. 225-233, 793-800.
7. Joseph-Pierre DORLÉANS, *Histoire des Révolutions d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie*, 1692-1694 ; René-Aubert DE VERTOT, *Histoire des Révolutions de Suède*, 1695 ; Pierre François GUYOT DESFONTAINES, *Histoire des révolutions de Pologne*, 1735. La première édition de *Rivoluzioni d'Italia* de Denina date de 1769-70. Pour une liste des éditions successives voir : Luigi NEGRI, « Un accademico piemontese del '700 : Carlo Denina »,

Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino, serie II, t. 67 (1933), p. 150-151 ; Ernesto SESTAN, *In margine alle 'Rivoluzioni d'Italia' di Carlo Denina*, dans *L'età dei Lumi. Studi storici sul Settecento europeo in onore di Franco Venturi*, Napoli, Jovene, 1985, v. II, p. 1045-1091. Pour la reprise du genre de l'histoire des révolutions on devra attendre Giuseppe FERRARI et son *Histoire des révolutions d'Italie*, Paris, 1858, où le patriote italien comptabilisera jusqu'à 7 000 révolutions italiennes de l'an Mille à la Reforme.

8. Paolo VIOLA, *Il trono vuoto. La transizione della sovranità nella rivoluzione francese*, Torino, Einaudi, 1989, p. 5-26 ; pour un résumé en français de ses thèses, voir Paolo VIOLA, « Le sens du mot révolution et les causes de la révolution française dans la pensée des contemporains », dans Claude MAZAURIC (dir.), *La Révolution française et l'homme moderne*, Paris, Messidor, 1989, p. 223-231.

9. « Quindi sarà forse a molti caduto in pensiero, che si potesse trattare la storia d'Italia nella maniera che fecero il Padre d'Orleans, l'Abate Vertot, e des Fontaines quella d'altre nazioni ; e il titolo di *rivoluzioni*, che porta in fronte quest'opera, farà credere di leggieri, che noi ci siamo proposti d'imitare questi autori. Ma le rivoluzioni, per cagion d'esempio, d'Inghilterra, e di Spagna, e di Polonia, dacché quelle Provincie [sic] vennero di molti stati a formare un sol reame, non sono altro, che la storia del governo interno, mostrando, come l'autorità sovrana s'andasse o restringendo, o dilatando, e come per la morte d'un Re, per l'oppressione, o l'estensione d'una casa regnante ne salisse un'altra sul trono » ; Carlo DENINA, préface à *Istoria delle rivouzioni d'Italia*, Firenze, nella stamperia di Filippo Stecchi, con approvazione, 1799, t. I, p. 5-6.

10. « Vi fu dunque molte volte bisogno, secondo i tempi e le circostanze, di far diversi cangiamenti nella Costituzione della Repubblica. Questi necessarj cangiamenti e regolazioni di Governo si chiamano appunto *Rivoluzioni* [corsivo nel testo], perché succedono con un ritorno, ossia con una vicenda inevitabile in tutte le umane istituzioni », Francesco MENGOTTI, ouvrage cité.

11. Prenons *Digitus Dei est Hic*, la gazette des bandes armées d'Arezzo, qui parle souvent de 'révolution' pour désigner les soulèvements anti-français de 1799. Comme par exemple, dans ce texte du 18 juin 1799 : « Dice bene il Proverbio : Che chi ben principia, è alla metà dell'Opra. La nostra intrepida Rivoluzione, che a non dubbi segni è opra del Cielo, non poteva avere un principio di migliore augurio. Al supremo principio ha finora corrisposto con buon esito. E potrà dubitarsi di un fine consolante ? La deridano pure i Fogli democratici, e l'attaccchino colle calunnie : le beffe, ed il malanno non saran per noi. Se una viva fiducia ed una soda Pietà non vanno giammai senza fede, cosa ci resta a temere ? », cité dans Ugo SANTA MARIA, « *Digitus Dei est Hic*. L'insorgenza aretina dalla sua gazzetta. 1799 », *Rassegna storica del Risorgimento*, a. XXVI, fasc. VII, juillet 1939, p. 783-816, citation p. 806.

12. Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin Éditeur, 1993, p. 89.

13. Mona OZOUF, *L'homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1989, p. 117-157.

14. Luciano GUERCI, *Istruire nelle verità repubblicane. La letteratura politica per il popolo nell'Italia in Rivoluzione (1796-1799)*, Bologna, il Mulino, 1999. Du même auteur voir en français, « Les catéchismes républicains en Italie (1796-1799) », dans *L'image de la Révolution française*, Paris-Oxford-New York, Pergamon Press, 1989, t. I, p. 359-68.

15. Voir encore Erasmo LESO, *Lingua e Rivoluzione*, cit.

16. Jean-Claude COLFAVRU, « Le serment. De son importance politique pendant la Révolution », *La Révolution française*, 1882 (2), p. 970-982 ; Anne SIMONIN, *Le Déshonneur dans la République. Une histoire de l'indignité (1791-1958)*, Paris, Grasset, 2008, p. 213-215 ; Bronislaw Baczko, « Serments et parjures », dans *Politiques de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 2008, p. 72-91.

17. La formule du serment est très variable dans l'Italie du *triennio*, mais la plus populaire est celle inspirée du serment de haine à la royauté du Directoire (janvier 1796). C'est ce serment qui est prescrit pour tous les fonctionnaires publics dans la deuxième constitution de la République Cisalpine (octobre 1798) : « Niun funzionario stabilito dalla presente costituzione, direttore, ministro, legislatore, agente municipale, elettore, giudice di pace, accusatore pubblico, giudice, commissario del direttorio, giurato ordinario o speciale, o alto giurato, segretario, cancelliere o altro qualunque, potrà esercitare alcuna funzione prima di aver prestato il giuramento d'odio alla monarchia, all'oligarchia, ed all'anarchia, e di fedeltà ed attaccamento alla repubblica ed alla costituzione. »

18. C'est la loi du 27 frimaire an VI (17 décembre 1797), qui concerne tous les fonctionnaires publics constitutionnels et tous les membres de l'État-major de la Garde Nationale sédentaire. Le 30 frimaire (20 décembre), la disposition est étendue aux membres du Directoire exécutif, au Secrétaire Général, aux Ministres du Directoire, aux Commissaires de police dans les départements, au commandant en chef. En réalité, contrairement à ce qui dit Ranza, la première obligation du serment se trouve dans la loi sur le clergé du 4 octobre 1797.

19. « Ma prima del giuramento essi devono far un'abiura solenne ; cioè i vescovi devono rinvocare [sic] il mostruoso giuramento fatto alla curia di Roma e al papa innanzi la loro consacrazione [...] e i rabbini devono abiurare il verso 19 del capo 23 del *Deuteronomio*, in cui Mosè comanda agli ebrei di 'non dar ad usura ai loro fratelli né danaro, né biade, né qualsivoglia altra cosa ; ma solo agli stranieri ; ai loro fratelli di prestar senza usura tutto quello che han bisogno'. Mi spiego. I rabbini devono abiurare la massima, contenuta in questo passo del *Deuteronomio*, di considerare per forestieri tutti gl'incirconcisi, e perciò di potere, anzi di dovere [...] esercitare con essi l'usura, non considerandoli come fratelli.

Ora che gli ebrei hanno acquistata la fratellanza degl'incirconcisi della Cisalpina, devono con essi reciprocamente esercitarla, e perciò dichiarare per mezzo dei loro rabbini che sotto il nome di stranieri non intendono nessuno dei cisalpini ; e quindi con nessuno di loro essere autorizzati all'usura del detto passo del *Deuteronomio*. Ma perché una tal dichiarazione rabbinica, ed il successivo giuramento costituzionale siano di maggior validità, devono farsi amendue dai rabbini secondo il loro rito solenne, cioè con l'invocazione dell'Elohim, e col capo coperto bensì, ma coi piedi scalzi. E insieme si obblighino i rabbini a giurare d'insegnar tal dottrina nelle loro scuole. Dopo i vescovi poi dovrà prestarsi il medesimo giuramento anche dai parrochi, e dai viceparrochi. In tal modo tutti i funzionari pubblici [sic] della Cisalpina, tanto civili quanto religiosi, saranno egualmente vincolati dalla medesima professione di fede repubblicana ! » *Giuramento preceduto da abiura*, dans *L'Amico del popolo. Giornale istruttivo del repubblicano Gio. Antonio Ranza*, 31 décembre 1797 (11 nivôse an VI) ; cité dans Renzo. DE FELICE (dir.), *I giornali giacobini italiani*, Milano, Feltrinelli, 1962, p. 217-218.

20. La première condamnation pontificale du serment était arrivé en 1791, lors de la Constitution civile du clergé avec le bref *Quod Aliquantum* du 10 mars et le bref *Charitas* du 13 avril. La condamnation du serment de 'odio alla monarchia' exigé dans les Républiques

Sœurs est officielle avec les brefs pontificaux envoyé à monseigneur Boni, 'provicegerente' à Rome à l'époque de la République Romaine (janvier 1799).

21. « Come cristiano sono in dovere di far voti al Cielo, onde niuno pronunzi l'esecrabile formola, o sia onde niuno accetti un impiego, o sia onde regni [ni]una spaventosa anarchia, a cui pure ho giurato un odio mortale. Come giurato devo procurare l'esecuzione dell'articolo costituzionale, che vuol tutti giurati. Dunque non vi è mezzo, o essere irreligioso disprezzando il mio giuramento, e nutrendo invece dell'affezione giurata sentimenti di religiosa contrarietà al giuramento, e alla sua prestazione, o essere irreligioso lottando col capo della Chiesa, e preferendo il mio al suo giudizio. » Ferdinando GIOVANNUCCI, *Analisi e condanna del giuramento civico esatto in Roma dall'estinto governo francese*, in Roma, nella stamperia Salomoni, con facoltà, 1799, p. 6-7.

22. *La Rivoluzione. Commedia patriottica*, Venezia, presso Silvestro Gnoato, 1797.

23. « L'amore della mia sposa ; l'amore, forse più vivo ancora, dell'adorata libertà, hanno guidati i miei passi. [...]ad ogni costo voglio Angelica, voglio la libertà di questo Popolo [...] La prima cosa, ch'io voglio fare, è di vedere nascostamente Angelica mia, e ridurla alla mia opinione. Ella deve essere unita a me con tutti i sentimenti del cuore non meno che con tutte l'idee dello spirito. Mi sembrerebbe altrimenti un'unione mostruosa. Quell'anima bella ; quell'amabile cuore non resisteranno alle voci della ragione, dell'umanità, della natura, che gridano dentro di noi : Libertà, Eguaglianza, Democrazia. Io la convertirò ; Sì ; io la convertirò ». *La Rivoluzione. Commedia patriottica*, cit., p. 6-7.

24. Pour la littérature nazional-patriottica italienne du Risorgimento voir A. M. Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000.

25. Sur la figure de Bocalosi, voir Carlo FRANCOVICH, *Bocalosi, Girolamo*, « Dizionario Biografico degli Italiani », vol. 10, 1968. Sur la 'régénération' de Bocalosi, voir aussi Eluggero PII, *Il confronto politico in Italia nel decenni 1789-1799*, Florence, Centro Editoriale Toscano, 1992, p. 157-185, surtout p. 161-163.

26. À l'éducation de la nouvelle génération de citoyens, voir également un autre ouvrage de BOCALOSI, *Dell'educazione democratica da darsi al popolo italiano*, Milano, presso Francesco Pogliani, 1796, republié en 1797 avec des adjonctions. La deuxième édition a été reproposée dans Delio CANTIMORI, Renzo DE FELICE, *Giacobini italiani*, Bari, Laterza, 1964, p. 7-205.

27. « Ora la scienza Fisonomica e l'apostolica istruzione repubblicana sono anche da noi trascurate ; nè [sic] mai più d'ora può esser vantaggioso agli uomini l'intendersi di Fisionomia, per conoscer quelle degli uomini indegni di libertà, degli Aristocratici, e de' Realisti, e per conoscere soprattutto le finte faccie [sic] de' traditori e dei nemici della più bella Causa, che sia tornata a rivivere fra gli uomini dopo lo scelerato ambizioso Giulio autore massimo della Tirannide. Vi sono certo alcune linee, alcuni contorni, ed alcune tinte di volto ; vi è una certa forma di corpo, ed un certo vestire, un certo temperamento, e organico di questo corpo ; vi è un certo tono di voce, un certo atteggiamento, un certo andare ed un certo uso di frasi ; ci sono certe massime e certe teorie abituali nella bocca d'alcuni uomini ; vi è infine un certo frequente costume di praticarsi tra alcuni in certi distinti luoghi e costantemente, che senza equivoco alcuno mostrano al vero conoscitore quali sentimenti interni essi nutrano, e quali sieno le passioni lor dominanti. [...] Chi dunque ama repubblica democratica e giustizia, impari da questi non equivoci segni a distinguere quali sono i veri fratelli degli uomini, i filantropi democratici ed i puntelli

sicuri dell'edifizio repubblicano. » Girolamo Bocalosi, *Della Fisonomia. Principj derivati dall'Anatomia, dalla Fisiologia, e Dinamica del corpo umano per mezzo de' quali si distinguono GLI ARISTOCRATICI, E I REALISTI DAI DEMOCRATICI*. V edizione aumentata, Milano, presso Francesco Pogliani e Comp., anno VI repubblicano [1798], p. 6-10.

28. Sur les circulations en Europe des théories de Brown, voir l'article de Jean-Luc CHAPPEY, « Idéologie et perspectives européennes de l'idée républicaine sous le Directoire : enjeux politiques et scientifiques de la diffusion des théories médicales de John Brown en Europe (vers 1780-vers 1820) », dans Pierre SERNA (dir.), *Républiques Sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009, p. 185-203.

29. Pour voir comment théories médicales fondées sur Brown et élaboration politique de Rasori après 1796 sont liées voir ses articles dans le « Giornale della società degli amici della libertà e dell'eguaglianza », consultable à la Bibliothèque Ambrosiana de Milan : Giovanni RASORI, *L'amico della libertà e dell'eguaglianza ossia Raccolta de' principi repubblicani estesi in un foglio periodico dal celebre cittadino professor Rasori spiegati al primo arrivo de' Francesi*, Milano, Balzanin, 1797. Sur Rasori et son parcours politique dans le 'triennio' voir Giorgio Cosmacini, *Il medico giacobino : la vita e i tempi di Giovanni Rasori*, Roma-Bari, Laterza, 2002.

30. Je fais référence ici aux travaux de Mosse, et en particulier George L. MOSSE, *The Nationalization of the Masses: Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich*, New York, Howard Fertig, 1975.

31. Lauro ROSSI, *La rivoluzione napoletana del 1799 in un inedito di Giuseppe Mazzini*, dans id., *Mazzini e la Rivoluzione napoletana del 1799. Ricerche sull'Italia giacobina*, Manduria-Bari-Roma, Piero Lacaita Editore, 1995, p. 129-143.

32. *ivi*, p. 138. Sur l'enjeu du terme civilisation dans la rhétorique révolutionnaire, voir aujourd'hui les considération de Jean-Luc CHAPPEY, « Révolution, régénération, civilisation : enjeux culturels des dynamiques politiques », dans Jean-Luc CHAPPEY, Bernard GAINOT, Guillaume MAZEAU, Frédéric RÉGENT, Pierre SERNA, *Pour quoi faire la Révolution*, Marseille, Agone, 2012, p. 115-148.

33. Jean-Charles-Léonard SISMONDE DE SISMONDI, *Conseils d'un ami aux réfugiés politiques. Extrait de la Revue mensuelle d'économie Politique, cahier de septembre 1834*, Paris, Imprimerie de Moquet & comp., 1834, p. 8.

34. « Malheureusement l'absence de toute institution même imparfaite, qui eût fourni des moyens paisibles d'éclairer le gouvernement, faisait craindre tous les jours davantage que le système parlementaire ne pût s'établir en Piémont qu'à l'aide d'une révolution, et quelque légitime que cette révolution pût être, beaucoup de personnes qui souffraient avec impatience un joug arbitraire, craignaient d'affliger le cœur de leur prince, et déchirées entre le chagrin de ne pouvoir les désabuser et la répugnance de le forcer par des mouvement révolutionnaires, elles seraient demeurées peut-être longtemps dans cette situation violente et pénible, si d'imminentes considérations de politique extérieure n'eussent pas décidé franchement la question, et montré avec évidence la ligne de conduite qu'ils avaient à tenir pour remplir à-la-fois leurs devoirs envers le trône et envers la patrie », Santorre DI SANTAROSA, *De la révolution piémontaise*, à Paris, de l'imprimerie de Huzard-Courcier, chez les marchands de nouveautés, novembre 1821, p. 30.

35. Voir à titre d'exemple Ernesto GALLI DELLA LOGGIA, *Intervista sulla destra*, Bari, Laterza, 1994 ; Sergio ROMANO, *Il realismo di un conservatore liberale*, introduction à Alessandro

MANZONI, *La rivoluzione francese del 1789 e la rivoluzione italiana del 1859/ Dell'indipendenza dell'Italia*, Milano, Centro Nazionale Studi Manzoni, 2000.

36. Giuseppe FERRARI, *La révolution et les réformes en Italie*, extrait de la *Revue indépendante* (livraison du 10 janvier 1848), Paris, Librairie d'Amyot, éditeur, 1848, p. 5.

37. A ce sujet, voir Giuseppe MAZZINI, *De l'initiative révolutionnaire en Europe*, extrait de la *Revue Républicaine* du mois de janvier 1835, p. 22.

38. Giuseppe MAZZINI, *Foi et Avenir*, Bienne, Imprimerie de la Jeune Suisse, 1835, p. 36.

39. *ivi*, p. 27.

40. *ivi*, p. 36-37.

41. Giuseppe MAZZINI, *Peinture moderne en Italie*, dans *id.*, *Scritti editi e inediti*, Imola, vol. XXI, 1915, p. 243-332, p. 301-304. Sur l'importance de ce tableau dans la 'morphologie du discours national' voir Alberto Mario Banti, *La nazione del Risorgimento*, cit., p. 106-107.

42. Titre originel : *Pietro l'Eremita che cavalcando una bianca mula col Crocifisso in mano, e scorrendo le città e le borgate predica la crociata*. « Pierre l'Hermite prêche la croisade avec le crucifix dans la main, en chevauchant une mule blanche et en traversant villes et villages ».

43. Ruggiero BONGHI, *Proemio*, dans A. MANZONI, *La Rivoluzione francese del 1789 e la Rivoluzione italiana del 1859. Saggio comparativo di Alessandro Manzoni (frammento)*, Milano, Fratelli Rechiedei Editori, 1889. Bonghi pensait à ses adversaires au Parlement, bien sûr, mais aussi aux ouvrages italiens qui faisaient de la Révolution le début du Risorgimento, et en particulier à Carlo TIVARONI, *Storia critica della Rivoluzione francese*, Milano, Fratelli Rechiedei Editori, 1882. Député de l'Extrême Gauche, Tivaroni est auteur aussi de la volumineuse *Storia critica del Risorgimento italiano*, publiée en neuf volumes entre 1888 et 1897. Concernant Tivaroni voir Alessandro GALANTE GARRONE, *Carlo Tivaroni : come divenne storico del Risorgimento*, dans *Rivista storica italiana*, vol. LXXIX, fasc. II/juin 1967, p. 313-354.

44. Concernant l'importance du débat sur les réformes en France dans les années précédant la Révolution, voir, entre autres, le premier chapitre de Paolo VIOLA, *Il crollo dell'antico regime. Politica e antipolitica nella Francia della Rivoluzione*, Roma, Donzelli, 1993, *Il declino della politica : le riforme impossibili*, p. 1-65.

45. Un exemple, parmi tant d'autres, de l'opposition de la hiérarchie catholique au nouvel État est *L'episcopato e la Rivoluzione in Italia, ossia Atti collettivi dei vescovi italiani preceduti da quelli del Sommo Pontefice Pio IX contro le leggi e i fatti della Rivoluzione offerti a San Pietro in occasione del diciottesimo centenario del glorioso suo martirio*, 2 vol., Mondovì, Tipografia vescovile di Gio. Issoglio e c., 1867.

RÉSUMÉS

L'arrivée de troupes napoléoniennes en Italie en 1796 façonne la manière dont les italiens conçoivent le changement en politique. Tout d'abord, l'article veut démontrer comment la drôle de révolution apportée par les armées françaises soit décrite comme une régénération intime et profonde de la société italienne. Dans les nouveaux régimes républicains les citoyens sont censés

vivre la vie politique comme une expérience religieuse ou sentimentale.

Dans le XIX^e siècle, alors que le contact avec les idées et les hommes de la Révolution française est un des ingrédients principaux des origines culturelles du *Risorgimento*, les patriotes italiens ne se lésardent pas sur le souvenir de la décennie révolutionnaire. Ils lancent plutôt un défi intellectuel et politique au modèle révolutionnaire français, en cherchant de distinguer leur activisme pour l'unification italienne de la mémoire de 1789. À cette entreprise les modérés et les démocrates qui composent le mouvement nationaliste italien participent avec le même zèle, même si leurs finalités restent très différentes.

The arrival of Napoleonic troops in Italy shape the way Italians imagine political change. This article shows how this odd revolution, imported by French armies, was described by Italian patriots: an intimate, deep regeneration of Italian society and individuals. In the new republican system, citizens are supposed to live politics as a religious or sentimental experience.

In the Nineteenth Century, even if *Risorgimento* owes a lot to ideas and men from the French Revolution, Italians *patrioti* do not live in the nostalgia of revolutionary times. Otherwise, they challenge the French revolutionary model, trying to make their efforts towards Italian unification stand out. This battle against the French Revolution is led by both moderates and democrats of the Italian nationalistic movement, even if their purposes are very different.

INDEX

Mots-clés : Italie, Risorgimento, régénération, républiques Sœurs, religion civique, nation, Révolution française, Manzoni

Keywords : Italy, Risorgimento, Sister Republics, French Revolution, Regeneration, Civil Religion, Nation, Mazzini, Manzoni

AUTEUR

FRANCESCO BUSCEMI

Scuola Normale Superiore – Université Paris 1-IHRF
buscemi.francesco@gmail.com